

## LES PORCHES ET LES ETAUX

DÈ L'ANCIEN BERNAI

**Bernai**, comme toutes les cités antiques, possédait une physionomie particulière que lui ont enlevé les travaux exécutés depuis 80 ans dans son enceinte; et les rues elles-mêmes, après avoir vu disparaître leurs noms historiques ont perdu ce cachet original que leur donnaient ces vieux porches qui les bordaient de chaque côté.

Tandis que des voies nouvelles s'ouvraient sur tous les points, des maisons sans aucun caractère architectural se sont substituées à toutes les constructions si diverses des âges précédents, et si les exigences de la vie moderne ne nous ont pas permis de conserver toutes ces œuvres de nos ancêtres, il nous importe de garder comme un legs sacré le souvenir de leurs origines et de leurs vicissitudes à travers les siècles. Toute vieille ville a un passé séculaire qu'on est tenu de respecter, et lorsqu'elle se dépouille de ses anciens atours pour en revêtir de nouveaux, on doit en conserver soigneusement les anciennes dénominations qui font partie de son histoire et qui forment ses titres de noblesse.

La rue aux Juifs (*rue du Commerce*) encore aujourd'hui la plus importante, la rue Grand bourg (*rue d'Alençon*) présentaient un aspect curieux par suite de ce genre de constructions; la rue de la Poterie (*rue du Collège*), la rue des Carestes (*rue des Charrettes*), la rue Marie (*rue de l'Humanité*) possédaient aussi des porches.

Il est assez difficile de préciser l'époque à laquelle remonte l'origine de ces avants-soliers en bois et

d'indiquer d'une manière exacte dans quel but ils avaient été établis; mais d'après une tradition que nous croyons vraisemblable, ce mode de construction aurait été adopté dans un but purement militaire vers l'époque où Bernai reçut garnison (1123); et ils auraient été destinés primitivement à favoriser la défense des soldats contre l'ennemi en cas d'attaque intérieure, car l'usage des armes à feu n'était pas encore connu. Or, il est un fait assez remarquable qui vient à l'appui de cette assertion, c'est qu'à l'endroit appelé encore de nos jours *le haut de la Grande rue*, les quatre voies qui viennent y aboutir présentaient alors une disposition toute spéciale que nous retrouvons dans toutes les rues du vieux Verneuil. Au lieu de se faire suite l'une à l'autre en ligne droite, chacune de ces rues, en venant aboutir sur la maison qui formait ainsi double encoignure, se trouvait pour ainsi dire fermée à son point de jonction, mais de telle sorte que cette étrange disposition se représentait de tous les côtés; il faut donc en conclure que l'adoption régulière de ces plans n'est pas due au hasard, mais au génie militaire de ces anciens temps.

La construction des dernières maisons avec porche ne date que de deux siècles environ, ainsi que le prouve les pièces de monnaie placées sous chaque *pôt* ou pilier en bois; mais elles ne présentent plus aucune architecture tandis que celles primitives portent le caractère distinctif de leur époque, et parmi les plus remarquables nous pouvons citer: la façade du café Boiré, de l'épicerie Courant, recouverte sous une masse de plâtre, de la maison Saussaye-Breton, de la maison Nicolas, au coin de la rue de l'Humanité, de la pension Picquenot, du café Lamarre près le Collège, etc., etc. Un ancien plan antérieur au xvii<sup>e</sup> siècle, mais dont la confection révèle un certain talent chez son auteur, nous a conservé heureusement un relevé

(1) Maison Bard, 6 rue Chéris

(2) Maison Beauvoisin, 4 rue Chéris

(3) Dibuite, Maison Kauschik pharmacien, 84, rue d'Henri.

exact de ces porches dont il ne reste plus que de très-rares spécimens.

La Rue aux Juifs ou principale rue avec ses 24 pieds de large était ainsi bordée de ces porches en charpente dont la hauteur moyenne était de 10 pieds sur une égale largeur, tandis que les plus anciens mesuraient à peine 7 pieds 1/2 à 8 pieds d'ouverture. De toutes ces maisons, les unes avaient *pignon* sur rue, tandis que les autres n'étaient pas honorées de cette distinction; chacune d'elles avait la façade appuyée sur trois *pôles* qui formaient l'alignement de la rue, et possédait au-dessus de son porche un premier étage, quelquefois deux; mais cette dernière élévation était très-rare et ne se rencontrait que dans les constructions modernes; le tout était surmonté d'un toit très-élevé. Auprès du porche se trouvait la boutique dont l'entrée était formée par deux colonnes en fer qui soutenaient le *sommier* ou *poitrail*; la cuisine avec sa vaste cheminée venait ensuite. De sombres allées fermées par des portes massives ornées d'un marteau plus ou moins ciselé suivant l'époque, donnaient aussi accès sous ces porches à des maisons bourgeoises, dont l'escalier obscur et tournant sans cesse sur lui-même constituait une véritable curiosité.

Chaque maison possédait aussi un *Judas* dans l'appartement situé sur son porche, c'était un trou carré de 25 centimètres environ percé dans le plancher, de manière qu'en ouvrant le *pavé* de bois qui fermait cette ouverture, le boutiquier pouvait discrètement plonger son regard sous le porche et se rendre compte de ce qui s'y passait. Ce carré établi pour surprendre les voleurs était toujours placé au-dessus de la porte d'entrée de la boutique; et ce genre de surveillance devint même une nécessité, lorsque la ville fut encombrée par un grand nombre de pauvres qui s'y réfugièrent par suite de la grande misère de 1688 et

qui couchèrent tous les soirs sous ces porches. La création de ces judas est aussi antérieure à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, « où les manants et habitants du Bourg de Bernai vexés et incommodés par les fréquentes incursions des soldats vagabonds qui pillaient en temps de trouble, résolurent de se fortifier sérieusement. » Leur usage doit même avoir précédé l'invasion anglaise.

A cette époque, l'éclairage public était encore inconnu, et les rues restaient plongées dans une obscurité complète dès que la nuit était arrivée; car, chaque soir la cloche annonçait à tout habitant de Bernai « qu'il était tenu d'éteindre le feu de son foyer, la lumière de sa lampe et de clore sa porte. » C'était une des prescriptions du *Couvre-feu* normand qui avait été décrété dans un grand Concile tenu dans l'église Saint-Pierre à Lisieux vers le milieu du xi<sup>e</sup> siècle en présence du duc Guillaume et des légats du pape Victor II. Cette ancienne habitude que nous connaissons sous le nom de *Retraite*, s'est perpétuée jusqu'à nos jours, et la vieille cloche gothique de S<sup>te</sup> Croix nous l'annonce encore à neuf heures du soir.

En temps de paix, ces porches servaient chaque semaine aux boutiquiers pour y exposer leurs marchandises sur un *Etal*, et chacun de ceux-ci était tenu par un membre de la corporation qui avait reçu de sa maîtrise l'autorisation d'ouvrir boutique; car les corporations n'accordant cette faveur qu'à un nombre assez restreint de privilégiés, le commerce tout entier se trouvait concentré entre leurs mains. Chaque vendeur étant obligé d'apporter au marché les objets qu'il désirait vendre, ainsi s'explique l'importance de l'ancien trafic des villes, qui n'a pris de l'extension au dehors que depuis l'abolition de ces privilèges. Tous les jours de marché ou de foire, la vente de chaque genre de marchandises s'opérait à

heure fixe sur un emplacement désigné à l'avance, et l'ouverture des *Halles* était assujettie au même règlement. L'installation actuelle des étaux pour la boucherie que nous voyons tous les samedis sur la place de l'Hôtel-de-Ville peut nous donner une idée des marchés d'autrefois, et ce que nous appelons *le Tour des étaux* n'était que l'emplacement d'un de ces anciens marchés.

Ces porches ayant aussi l'avantage d'offrir aux passants un abri pendant le mauvais temps, étaient très-fréquentées par les promeneurs qui préféraient les *suivre* malgré la différence de niveau qui s'y rencontrait à chaque pas, malgré les aspérités du terrain et malgré les dangers qu'on pouvait y courir; car chaque maison y possédait une vaste *trappe* ou porte en bois qui recouvrait l'escalier de pierre donnant accès dans la basse-cave. Deux *ouies* plus ou moins fermées de grilles servaient à aérer ces caves qui s'étendaient sous la maison toute entière. En hiver, ces porches donnaient aussi un refuge commode à tous les gamins qui souvent y faisaient par leurs jeux un vacarme épouvantable.

A diverses reprises, ils furent témoins des scènes de carnage qui eurent lieu dans la ville pendant les différentes luttes qui la ruinèrent au moyen âge et principalement au xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles. Après le célèbre combat du 19 juin 1589 livré dans le vallon de S<sup>t</sup>. Michel, où 300 Gaultiers restèrent sur le champ de bataille, les troupes du duc de Montpensier poursuivirent leur victoire en emportant d'assaut, malgré l'artillerie des assiégés, les fortifications du Mont-Milon; et ce fut sous ces porches eux-mêmes que vainqueurs et vaincus continuèrent la plus terrible des luttes qui ait jamais ensanglanté Bernai. Sous la première République, ils servirent de rendez-vous aux volontaires qui prirent les armes au mois de mars 1792 pour défen-

dre la ville contre l'insurrection royaliste commandée par Chambon de Trousseauville.

Toutes ces vieilles demeures où l'histoire du *vieux Bernai* se trouvait pour ainsi dire gravée de siècle en siècle, ont disparu; et sous le rapport historique nous avons à déplorer la destruction de la halle placée jadis sous le prétoire, car ce fut sous ses porches que furent enfermés et pendus le 16 février 1575 les habitants qui avaient pris part à la funeste journée du 18 mars 1563.

De tous ces édifices tombés sous le marteau, il ne reste plus que le souvenir; conservons-le précieusement pour le transmettre à nos descendants!

Bernay, ce 12 juin 1875.

A. GARDIN.

Extrait du *Journal de Bernay* du 16 juin 1875.

